

Mireille Issa - Chef du Centre d'Etudes Latines - USEK

Dans le cadre de la Journée Amine Maalouf – 25 octobre 2013

Amin Maalouf : quand le créateur et la créature font un.

Pour authentique qu'il soit, le personnage historique d'Amin Maalouf ne manque pas de représenter une fraction de son auteur. Si le romancier libanais privilégie les mises en scène historiques, cela peut moins nous dispenser du double examen délicat de la vraisemblance et de la crédibilité, puisque son protagoniste ne sort pas de sa pure imagination mais de la manufacture de l'histoire, génitrice de philosophes, voyageurs, poètes et hommes de lettres, que des problèmes de la projection de l'auteur. Nous remarquons que Maalouf aime à exhumer les personnalités historiques en vue de réhabiliter leur réputation pour longtemps dérobée, à les doter d'attributs aussi bien exacts qu'imaginaires, faisant de chacune le personnage-clé d'une semi-fiction. Or, celle-ci pose les mêmes difficultés d'intelligence que la fiction romancée qui ne cesse d'intriguer quant aux liens avec le vécu du créateur et à la légitime représentativité du protagoniste. Décidément, ce sont des pistes d'interrogation que l'historien de la littérature doit souvent suivre, en aplanissant les épineux arguments contraires, à savoir l'hétéroclisme des personnages, la multiplicité des intrigues et des cadres spatio-temporels, lesquels viennent contredire la théorie de la projection du créateur sur la créature et rendre difficile l'homogénéisation de la vision romanesque présidant à l'œuvre. Cette problématique devient plus compliquée encore quand l'auteur a une activité prodigieuse. Sans doute Amin Maalouf remplit-il ces conditions : ses personnages sont légion, ses intrigues diversifiées et pourtant, la lecture globale de son œuvre montre que personnage et auteur font souvent un. Pour le prouver, j'ai effectué un échantillonnage qui finit par retenir *Léon l'Africain*¹, *Samarcande*² et *Les Jardins de lumière*³. Je crois devoir d'abord montrer l'historicité et, si j'ose dire, la « fictivité » de chacun des principaux protagonistes.

¹ Amin MAALOUF, *Léon l'Africain*, Paris, J.-Cl. Lattès, 1986.

² ID., *Samarcande*, Paris, J.-Cl. Lattès, 1988.

³ ID., *Les Jardins de lumière*, Paris, J.-Cl. Lattès, 1991.

1. Des notoriétés historiques

Hassan al-Wazzan, personnage principal de *Léon l'Africain*, est en réalité le voyageur andalou du 16^e siècle, musulman circoncis grenadin, baptisé par ses ravisseurs et surnommé Jean-Léon. Après avoir reçu les entorses de la mise en scène romanesque, la personnalité historique est érigée en personnage illustre, qui garde l'essentiel des vrais traits biographiques. Enlevé par Pietro Bovadiglia, un corsaire sicilien, Hassan se retrouve dans la cour papale, ignorant tout de la mission dont il devra s'acquitter auprès du souverain pontife. Ainsi, s'instaure une relation presque filiale entre le pape Léon X et son hôte, et ce dernier reçoit, selon les liens d'adoption culturelle, le nom de Jean-Léon qui lui vaut une double filiation. Jean, en effet, n'est autre que le prénom de Jean Médicis, devenu après pontificat Léon X, mécène et humaniste amateur d'histoire et de littérature. Toutefois, en distinction ethnique susceptible de dissiper toute équivoque mal intentionnée, Hassan le Maure se fait surnommer l'Africain. Sous le poids de ce nouveau prénom dont il n'était point coutumier dans son passé musulman, il éprouve cependant un malaise dont il fait l'aveu : « Pour apprivoiser mon nouveau nom, je ne tardai pas à l'arabiser : Yohannes Leo devint Youhanna al-Assad »⁴. Et ce Youhanna al-Assad, fils d'une culture autre, évolue en pionnier d'un humanisme personnel qui n'est guère différent de ce que prône la Renaissance européenne du siècle ambiant, époque où se multiplient persécutions, baptêmes forcés, bûchers, expulsions, génocides, mais aussi riches échanges, voyages et espoirs. Le Fassi, habile globe-trotteur pratiquant l'arabe, le turc, le castillan, l'hébreu, l'italien et le latin, ne se réclame fils d'aucune civilisation, dénonce l'appartenance à aucune aire géographique. S'il reconnaît avec humble réalisme « je ne suis qu'à Dieu et à la terre, et c'est à eux qu'un jour prochain je reviendrai »⁵, il est de ces stoïques éclairés qui témoignent que Dieu et la terre sont le lot de tout humain.

Quant à Omar Khayyam, mathématicien et philosophe, né à Nichapour le 18 mai 1048, il est à peine distinct du personnage principal de *Samarcande*. Auteur des *Roba'iyat*, recueil de réflexions existentielles qui prennent la forme et le nom des quatrains, il se fait passer pour un philosophe, alors qu'il effectue son séjour à Samarcande, qui finit par se faire valoir, à l'instar de toute autre métropole de l'Antiquité persécutrice des esprits supérieurs, la réputation de ville meurtrière. Il faut donc que les habitants de Samarcande affichent peu de sympathie pour les

⁴ Amin MAALOUF, *Léon l'Africain*, p. 290.

⁵ *Ibid.*, p. 9.

poètes et dialecticiens des tavernes. En effet, le « faylassouf » ou « filassouf⁶ », tel que le reproduit le jargon de l'époque, est associé à l'ivrogne, au mécréant, et notamment au suspect « alchimiste »⁷. Le protagoniste imaginaire de *Samarcande* est une incarnation plus ou moins fidèle de l'homme historique, et le roman de Maalouf reproduit les mêmes pensées de ce Ghayyath-ed-Dīn, fils du fabricant de tentes, qui, en menant sa vie dans les principales villes de la cruelle Perse seljouqide du 11^e siècle, comme Ispahan, Khorassan et Bagdad, est fustigé par ses contemporains, mais sans doute admiré par la descendance littéraire et philosophe, dans les cercles des penseurs sceptiques aussi bien en Occident qu'en Orient.

Enfin, *Les Jardins de lumière* ressuscite le grand Mani, un prophète, Mani l'illuminé. Dans une reprise attentive du contexte véridique, Amin Maalouf respecte ses références de naissance à Ctésiphon en Mésopotamie, « en l'an 527 des astronomes de Babel, le huitième jour de Nissan – pour l'ère chrétienne le 14 avril 216, un dimanche »⁸, alors que le monde est assujéti à une double tyrannie, celle d'Artaban chez les Parthes, et celle de Caracalla chez les Romains. Mani se retrouve dans les rangs des Vêtements Blancs, ordre religieux parmi tant d'autres dont abonde cette Antiquité orientale tardive. L'ordre, recrutant une soixantaine d'hommes, a vu le jour au bord des fleuves, du Tigre et de l'Euphrate bien entendu, mais aussi un peu plus loin vers l'Asie occidentale, de l'Oronte et du Jourdain. En quête inéluctable d'eau, à laquelle il attribue une double valeur corporelle hygiénique et spirituelle suprême, l'ordre vénère les noms religieux aussi bien vétérotestamentaires que néotestamentaires, dont Adam, Jésus, Thomas et, notamment, l'initiateur du baptême, Jean-Baptiste. Toutefois, au lieu de trouver à la Palmeraie la fraternelle concorde à laquelle il aspire, Mani dut se replier sur lui-même et apprit à apprécier la solitude, « à la conquérir, à la cultiver, à la défendre contre tous⁹ ». Il ne souhaite que quitter le redoutable endroit où il perdra une bonne vingtaine d'années, « vingt ans, comme il le dira, d'un lent voyage autour de soi-même¹⁰ ». Et c'est seulement en l'an 240 qu'il parvient à désertier la Palmeraie. Il ôte ses habits blancs, en met d'autres hauts en couleur, sur lesquels il avait ébauché en peintre des dessins bariolés représentant la nature, éloquente réaction rappelant la toute-puissance de celle-ci et sa victoire contre le rigorisme religieux. Ainsi, Mani connaîtra tour à tour

⁶ ID., *Samarcande*, p. 18.

⁷ *Ibid.*, p. 21.

⁸ ID., *Les Jardins de lumière*, p. 31.

⁹ Amin MAALOUF, *Les Jardins de lumière*, p. 48.

¹⁰ *Ibid.*, p. 95.

les affres de l'errance et les délices de la notoriété, voire de la vénération. Sa célébrité est enfin scellée. Son nomadisme le mène jusqu'en Inde, où il rencontre les chrétiens qui fondent leur Église sur la tradition de saint Thomas. Traînant sa jambe infirme, peignant et enseignant en araméen, il entreprend la prédication d'un syncrétisme dangereusement innovateur pour ce 3^e siècle, que tourmentent les allégeances religieuses et sectaires. Néanmoins, pour réfuter toute inculpation d'iconoclasme, il se défend ainsi :

Je suis prêt à aller à Rome. Comme j'ai pu rassembler autrefois à Deb les adorateurs du Bouddha et ceux d'Ahura Mazda, j'y rassemblerai les adeptes du Nazaréen comme ceux du Mythra, sans pour autant persécuter les philosophes ni dénigrer Jupiter¹¹.

Protagoniste et échos biographiques

Nous savons qu'il est malaisé d'effectuer une lecture susceptible d'uniformiser les romans d'Amin Maalouf. Partons alors du jeu de la spatialité et de la temporalité que le romancier libanais déploie sur l'étendue de ses romans. La pullulement des milieux qu'allégorisent essentiellement les deux axes Orient/Occident et Nord/Sud, et impliquant chacun des dénivellements, le premier civilisationnels, et le second de classe sociale, ainsi que la mise en œuvre d'un parcours temporel large de plusieurs siècles, allant depuis la basse Antiquité du 3^e siècle, jusqu'au monde médiéval, aux Renaissances européennes et aux temps modernes, seraient le substitut métaphorique de tout cadre spatio-temporel dans lequel Amin Maalouf aurait évolué lui-même, aussi bien à l'est de la Méditerranée, en Égypte, au Liban et en Turquie, qu'à l'Ouest, notamment en France. A l'image de leur créateur, les personnages maaloufiens évoluent dans un dédale d'espaces, écrasés de cette instabilité que dicte l'événementiel douloureux des tensions politiques. Ils charrient dans leur vagabondage les soucis de l'auteur, conçoivent lors de leur passage dans les hauts lieux des impressions bien familières et se chargent en contrepartie de l'expression exacte de mille et une sensibilités thématiques. Hassan al-Wazzan ou Léon l'Africain incarne le déchirement du déraciné et du ré-enraciné, victime des caprices d'autrui, pareillement à Maalouf lui-même qu'arrachent les premiers accrochages de la guerre libanaise pour le contraindre en 1976 à se réinstaller dans l'altérité de la France, comme il l'affirme lui-même dans la correspondance qu'il confie à Jacques Liger-Belair, tel un « exilé volontaire bien

¹¹ *Ibid.*, p. 252.

que ma volonté n'y fût pour rien¹² ». Et tout comme sa créature, le créateur doit faire preuve de cette capacité d'adaptation que seul le besoin de survie est susceptible d'engendrer lors des critiques moments du tiraillement. Mais ce qui fait le tiraillement n'est pas l'unique déstabilisation que créent déracinement et ré-enracinement, ni le malaise du déplacement géographique, ni encore la difficile nécessité d'adaptation, mais bien alors l'observation, non pas de mutations sociales profondes auxquelles toute bonne volonté serait capable de se conformer, mais de l'ensemble d'incidents meurtriers que génère la différence et l'état de désolation que laisse une négativité si sourde qu'elle ne trouve d'échappatoire que dans un affrontement obstiné. Maalouf en fait la sombre constatation dans *Le Dérèglement du monde*, essai qui laisse entendre sa propre voix :

Pour avoir vécu au Levant avant d'émigrer en Europe, j'ai souvent eu l'occasion d'observer quelle différence cela faisait pour une société humaine lorsqu'une telle bataille était engagée avec détermination et subtilité, et lorsqu'elle était négligée, ou conduite maladroitement, et d'une manière incohérente¹³.

Quant aux tribulations de Khayyam, elles sont identiques à celles de Maalouf voire, dans une perspective plus large, à tout homme, à quelque siècle qu'il appartienne. Le protagoniste, son auteur et l'homme sont tous en quête d'un comportement humain digne : le respect, celui de ses plus simples droits, le droit au bien-être, le droit à la liberté sous toutes ses formes et, notamment, le droit à la vie, celui-ci étant immanquablement bafoué. C'est, certes, une aspiration avant-gardiste, trop ambitieuse pour l'époque du poète mal vu. De passage à Kashan, ville chiite, Khayyam fait la connaissance dans un caravansérail de Hassan Sabbah, étudiant chiite, avec lequel il doit partager une chambre. Le prénom douteux de Omar, rappelant sans doute Omar al-Khattab, second Calife après le Prophète et grand persécuteur des Chiites, l'indispose et le pousse à déplorer de voir l'homme condamné par son nom. Aussi son interlocuteur s'empresse-t-il de le rassurer, en faisant preuve d'un humanisme bien rare pour l'époque :

Crois-tu qu'on n'identifie les gens qu'à leur nom ? On les reconnaît à leur regard, à la démarche, à l'allure et au ton qu'ils affectent. Dès que tu es entré, j'ai su que tu étais un homme de connaissance, habitué aux honneurs et en même temps méprisant à l'égard des honneurs, un homme qui arrive sans avoir à demander sa route. Dès

¹² Jacques LIGER-BELAIR, *Beyrouth 1965-2002*, Beyrouth, Éditions an-Nahar, 2003. Le gros volume de Liger-Belair propose des croquis de la ville de Beyrouth exécutés par le peintre-architecte entre 1965 et 2002, autrement dit avant et après la guerre libanaise. Parmi les ébauches qui déferlent sans pagination, l'auteur reproduit la lettre de Maalouf qui nous livre quelques éclaircis autobiographiques d'autant plus précieux qu'ils sont rares.

¹³ Amin MAALOUF, *Le Dérèglement du monde*, Paris, Grasset, 2009, p. 295.

que tu as livré le commencement de ton nom, j'ai compris : mes oreilles ne connaissent qu'un seul Omar de Nichapour¹⁴.

Lors de la conception de son personnage-clé, Maalouf suit bien entendu ses pulsions. Le lecteur, s'il s'interroge encore sur les motifs de son choix, trouverait sans doute la projection des mêmes appréhensions que conçoit l'auteur, notamment celle du mépris de la vie humaine, qu'illustrent le mieux la dissémination des lamentations et la pratique constante de l'épilogue tragique qui clôt souvent ses romans. Le quatrain suivant de Khayyam murmure ainsi la pessimiste assimilation de l'homme à une goutte d'eau, à un grain de poussière ou, bien pire, à un insecte :

Goutte d'eau qui tombe et se perd dans la mer,
Grain de poussière qui se fond dans la terre.
Que signifie notre passage en ce monde
Un vil insecte a paru, puis disparu¹⁵.

Lui aussi, Mani, entend, lors de ses déplacements dans le vaste empire sassanide, reproduire le vagabondage de Maalouf. Son retour nostalgique à Beth-Lapat, ville de départ, une bourgade boueuse faisant de ses pistachiers ses maigres ressources et fondant ses espérances sur les promesses de l'empereur, lui fait découvrir une ville qui tente un triste renouveau, sans préserver cependant le voyageur contre la déception :

Quand le fils de Babel s'y rendit, le site était méconnaissable. De la vieille bourgade que restait-il ? Un taillis de briques ébréchées et brunies, ramassé sur lui-même, rongé par tous les bouts, éventré. Tout autour, un chantier sans fin, des palais, des ménageries, des avenues pavées, bordées d'arbrisseaux chétifs, des cantonnements pour la troupe, l'ensemble ceint d'une muraille à tours crénelées, neuve et blanchie comme pour une parade. La ville se nommait désormais Gundeshabuhr. C'était en tout cas la désignation officielle, les indigènes répugnant à l'appeler ainsi. Pour eux, leur cité serait toujours Beth-Lapat¹⁶.

C'est à ce niveau d'observations que le lecteur saisit le plus haut point d'intersection biographique entre Maalouf et ses héros : l'expression d'un sentiment de malaise, quand il est question de retour dans son pays d'enfance. Sans vouloir étendre cette constatation sur

¹⁴ Amin MAALOUF, *Samarcande*, p. 83-84.

¹⁵ Ibid., p. 186.

¹⁶ ID., *Les Jardins de lumière*, p. 294-295.

l'ensemble des personnages du romancier, du moins deux des trois noms¹⁷ que sélectionne ma communication éprouvent à deux reprises ce mélange d'angoisse et de mauvaises vieilles réminiscences, aboutissant à la répugnance : la première fois, quand ils se trouvent étrangers dans la nouvelle civilisation à laquelle ils doivent s'adapter dans des conditions bien contraignantes ; la seconde quand ils effectuent leur retour vers la contrée natale après absence. L'auteur lui-même l'a sans doute vécu, mais surtout dit, si bien que, le jour où il traverse l'actuelle rue de Damas coupant Beyrouth, il confessera :

Je pense par exemple à ce vaste immeuble maltraité mais encore debout, à l'angle du carrefour que l'on appelle aujourd'hui Sodeco, que pour ma part j'appelais Nāsra et que je continuerai à appeler Nāsra – cette habitude, aggravée par la guerre, de donner au quartier chargé d'histoire le nom d'un building récent, ou d'une compagnie propriétaire, m'a toujours paru abusive¹⁸.

Tout comme Hassan al-Wazzan et ses périples, Omar Khayyam et son affliction, Mani et sa passion quasi chrétienne de trois jours, Amin Maalouf a porté les chaînes de la solitude, du rejet et de l'indifférence. Il lance un double cri, celui du Libanais qui va de l'Est vers l'Ouest, et celui de l'auteur qui entend montrer les rapports interhumains sous un nouvel angle. A la manière des trois notoriétés avec lesquels il partage certes les mêmes émois, Maalouf finit par vouloir répandre la philosophie de l'harmonie entre les hommes et se hâter vers le bonheur de se retrouver dans une réelle philanthropie. Loin des stéréotypes de Gérard Genette qui distinguent d'une part l'auteur, créateur de la matière narrée, d'autre part le narrateur, cette abstraction irréaliste qui assume la narration de la matière, et enfin le personnage, supposé être lui aussi fruit de l'imagination, on constate que tout récit romanesque est susceptible de faire une lumière biographique certaine, correspondant à la vision partielle de la vie de l'auteur, apportant les échos de sa pensée et contribuant à la reconstitution d'un demiurge, prodigieux procréateur, pouvant se projeter en autant de fois et insufflant sans trêve espérances, aspirations, nostalgies ou encore regrets et désillusions. Si la narration impersonnelle dans *Les Jardins de lumière* et le « je » trop personnel de Hassan al-Wazzan marquent une narration distanciée, pouvant encore

¹⁷ Léon l'Africain se réjouit, bien au contraire, de rentrer dans son pays. L'évocation, à la chute du roman, de la galée à destination de Tunisie ouvre de nouvelles perspectives à peine balbutiées. C'est l'épilogue du roman qui explicite les espérances du personnage : « Quant à moi, j'ai atteint le bout de mon périple. Quarante ans d'aventures ont alourdi mon pas et mon souffle. Je n'ai plus d'autre désir que de vivre, au milieu des miens, de longues journées paisibles. Et d'être, de tous ceux que j'aime, le premier à partir. Vers ce lieu ultime où nul n'est étranger à la face du Créateur », *Léon l'Africain*, p. 349.

¹⁸ Jacques LIGER-BELAIR, *Beyrouth 1965-2002*, pagination non fournie par l'auteur.

laisser entendre la voix du créateur, le « je » de *Samarcande* cesse d'être celui de Benjamin Lesage, ce voyageur trimbalant dans ses effets sur le bateau sinistré du Titanic les *Roba'iyat* dont il avait acquis le manuscrit écrit de la main du poète¹⁹. A plus d'un endroit, le lecteur expert en instances narratives retrouve en cours de lecture sa candeur pré-genettienne et croit s'en tenir, non plus à Hassan al-Wazzan, à Omar Khayyam ou à Mani mais, bien plus subrepticement, à Amin Maalouf lui-même. L'aventure d'écrire n'est sans doute point dans ces conditions autobiographie réelle, mais elle est du moins autobiographie par personnages interposés.

Références bibliographiques :

Œuvres d'Amin MAALOUF

Léon l'Africain, Paris, J.-Cl. Lattès, 1986.

Samarcande, Paris, J.-Cl. Lattès, 1988.

Les Jardins de lumière, Paris, J.-Cl. Lattès, 1991.

Le Dérèglement du monde, Paris, Grasset, 2009.

Ouvrage consulté

LIGER-BELAIR Jacques, *Beyrouth 1965-2002*, Beyrouth, Éditions an-Nahar, 2003.

¹⁹ Amin MAALOUF, *Samarcande*, p. 225.